

Richard Henry DANA

Deux années sur le gaillard d'avant.

DANA, Richard Henry, *Deux années sur le gaillard d'avant*. (1840) Traduction de Simon Leys (1990). Paris, Payot & Rivages, Petite bibliothèque Payot Voyageurs n°266. 2018. 638 pages.

Richard Henry Dana (1815-1882) est un avocat américain qui, à la suite d'un problème de santé durant ses études de droit à Harvard, s'engage comme matelot sur un brick en partance pour la Californie. L'aventure dure plus de deux ans : il embarque à Boston sur le *Pilgrim* le 14 août 1834 et y débarque de l'*Alert*, appartenant au même armateur, le 16 septembre 1836, cela avant l'ouverture du canal de Panama en 1914, à l'époque où l'Alaska était russe depuis le XVIII^e, où la Californie et le Texas étaient mexicains et où les règles maritimes n'étaient pas encore entièrement définies. Il écrit son livre à partir de ses notes, en 1840 et le fit publier en 1845. L'édition Payot comprend deux annexes : la première écrite en 1869, alors qu'il entreprend un tour du monde dont la première étape est la Californie, lui permet de confronter ses souvenirs avec la réalité d'une Californie devenue américaine, et la seconde reprend le dernier chapitre écrit en 1840.

Sa narration est chronologique, sous forme de journal. Après le premier franchissement de l'équateur – il devient « fils de Neptune » – et le passage à la Croix du Sud comme repère, le bateau file vers le cap Horn, annoncé par les « nuées de Magellan ». Une fois le cap franchi, il remonte vers le nord en passant près de l'archipel Juan Fernandez, avant d'arriver, en janvier 1835, à Santa Barbara, premier mouillage après 150 jours de navigation. Le bateau est chargé de marchandises diverses (aliments, tissus, vêtements, meubles, etc.) dont il note qu'elles sont vendues trois fois plus cher qu'à Boston et il doit s'en retourner chargé de peaux, selon la règle de toutes les colonisations : prédation des matières premières et vente des produits finis. Le bateau, bientôt rejoint par l'*Alert*, fera des va-et-vient d'un mouillage à l'autre le long de cette « côte abhorrée » (p.423) durant plus d'un an : San Diego, San Juan, San Pedro, Santa Catalina, Monterey, San José, San Francisco. Dana sera débarqué plusieurs mois pour travailler dans l'entrepôt de sa compagnie au tannage des peaux, avant de prendre la route du retour le 8 mai 1836, sur l'*Alert*. Empêché par la tempête, l'*Alert* ne pourra prendre le détroit de Magellan et devra contourner largement le cap avant de remonter vers le nord.

Dana narre la vie en mer, les usages, les rituels, les occupations, car selon un dicton marin « un navire est comme une montre : constamment en réparation », les tâches sont innombrables, jamais un moment de repos, chacun à sa place hiérarchiquement bien définie, et quand l'humeur est bonne, les chansons accompagnent le travail. Il fait le récit de la vie sur terre, tout aussi occupée mais plus divertissante par les rencontres qu'on y fait avec les « *gente de razón* » au teint clair et parlant le castillan, mais aussi avec les Indigènes voués aux basses œuvres, victimes de la malhonnêteté des Blancs et de la justice expéditive des Mexicains, les Indigènes et leur maison en adobe, leurs chevaux laissés libres, sans écurie, leur solidarité. Il raconte les tempêtes terribles, les maladies, les disputes, la tyrannie d'un capitaine abusif et sadique, ses combines, son « indifférence aux droits d'autrui » (p.394) lorsqu'il jette du lest « dans les ports étrangers des nations inférieures » (p. 393). Il raconte l'ennui, la peur et les nuits sans sommeil à attendre sa dernière heure. Mais il parle aussi des merveilles découvertes, la vue d'un bateau « debout aux vagues » comme un oiseau aux ailes déployées (p. 110), le spectacle « superbe et grandiose » d'un iceberg (p. 457). Et, comme « la solitude me rendait plus totalement réceptif aux impressions de ce qui m'entourait » (p. 30), il dit mieux que personne la douleur de n'avoir rien à lire, l'émotion à la réception de lettres, celle du départ, les « Hourrah » à l'approche du pays, et le curieux « état d'apathie » au retour. Enfin, si son avis sur les Américains, « gens qui cherchent avant tout à gagner du temps et de l'argent » (p. 215), est assez sévère, il dresse d'admirables portraits pleins d'empathie de ses camarades, marins ou Canaques (p. 229-235) travaillant à terre sur les peaux : Bill Jackson « le plus parfait exemple de marin anglais » (p. 141-142), Tom Davis, Hope son meilleur ami canaque (p. 417), Nicolas le Français, George MARSCH et son mystère, les « batteurs de grèves » comme on surnomme les vagabonds, et surtout il dit son admiration pour Tom HARRIS, qui fut son compagnon de quart pendant neuf mois (p. 297-305). Il

reste extrêmement discret sur lui-même, sur ses virées de marins dans les bas quartiers, mais on sent l'extrême fascination qu'exerce sur lui la vie maritime, tant il redoute à trois reprises de ne pas prendre assez tôt le chemin du retour au point de ne plus être bon pour la vie « normale », dans cette ambivalence bien connue de la « tentation-répulsion » : il est littéralement saisi de panique.

Dana se spécialisa dans le droit maritime et, en homme de cœur, dans la défense syndicale des marins. Il garda toujours le goût de l'ailleurs, remit souvent à la voile et mourut à Rome.

Citations

« Il manque au lever de soleil marin l'accompagnement des chants d'oiseaux, la rumeur confuse de l'humanité qui s'éveille, le reflet des premiers rayons sur les arbres, les collines, les clochers et les pignons, pour lui conférer la vie et l'esprit : il n'y a pas de paysage. Pourtant, même si le lever du soleil est moins beau, rien ne peut égaler en mélancolie et en désolation cette première lueur du jour sur « l'immensité grise et morne du vieil océan ».

Il y a, dans ces premières raies grises qui s'étendent à l'orient, jetant une lueur indistincte sur la face de l'abîme, quelque chose qui s'allie avec l'horizon de la mer et ses profondeurs, pour vous donner un sentiment de solitude, d'angoisse et de sombre pressentiment qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans la nature. » p. 33-34

« Nous grimpâmes à toute vitesse dans la mâture et ferlâmes les cacatois et les perroquets ; nous amenâmes également le clinfoc, hissâmes la grand-voile et la brigantine, brassâmes carré derrière et attendîmes le choc. (...) La bourrasque nous tomba dessus tout d'un coup (...). Nous laissâmes filer toutes les drisses et heureusement notre toile ne masqua pas. Notre petit navire fit une abattée et se mit au vent arrière (...) L'équipage entier fut appelé sur le pont ; on arisa au bas ris les huniers et la brigantine ; on serra les basses voiles et le foc, on établit la trinquette, et ainsi nous pûmes presque reprendre notre cap initial (...). » p. 55 (exemple de litanie des manœuvres)

« La mort a toujours quelque chose de solennel, mais nulle part autant qu'en mer. À terre, quand quelqu'un meurt, son corps reste parmi les siens et « les pleureurs vont par les rues » (Ecclésiaste XII, 5 *N.d.T.*), mais en mer, quand un homme tombe par-dessus bord et disparaît, la soudaineté de l'accident et la difficulté d'en percevoir toute la réalité lui confèrent un caractère d'affreux mystère. À terre, quand quelqu'un meurt, on accompagne sa dépouille jusqu'à la tombe ; une pierre en marque l'emplacement. (...). Mais en mer, un individu est près de vous – à votre côté –, vous entendez sa voix, et l'instant d'après, il n'est plus là, et il n'y a plus rien qu'un vide pour accuser sa disparition. » p. 73-74

« Après leur passion pour l'habillement, ce qui me frappa le plus chez les deux sexes, c'était la qualité des voix et la beauté des accents. (...) La seule musique de leur langage m'enchantait l'oreille avant même que je pusse en comprendre le sens. Ils y introduisaient un certain accent traînant du parler créole, mais en l'animant de temps à autre par une extrême rapidité d'élocution ; ils paraissaient alors sauter de consonne en consonne pour atterrir soudain sur une voyelle ouverte et éclatante dont ils soutenaient la note pour rétablir l'équilibre sonore. » p. 133 (Sur les Mexicains).

« On dit que la pire malédiction qui ait frappé toutes les îles des mers du Sud est le fait d'avoir été découvertes. (...) L'homme blanc, avec ses vices, a introduit dans les îles des maladies que les indigènes n'avaient jamais connues et qui sont en train de décimer la population des îles Sandwich au rythme d'un quarantième chaque année. Leur nation semble condamnée. Des gens qui s'intitulent chrétiens apportent cette malédiction partout où ils vont. » p. 375

« Si nous voulons découvrir la vérité à force de contrastes, nous devons descendre de nos hauteurs et abandonner nos droits chemins pour emprunter les sentiers de traverse et visiter les bas-fonds de l'existence ; il nous faut également observer dans les taudis, dans les postes d'équipage et parmi nos propres parias dans les pays étrangers ce que le hasard, le malheur ou le vice ont fait de nos frères humains. » p. 390